

Avant-propos

« Levez-vous, éveillez-vous ! Soyez vigilant
quand vous avez reçu les dons ! Il est malaisé de
passer par-dessus la lame effilée du rasoir. »

Katha-Upanishad, III-14
(Traduction L. Renoud)

J'ai rencontré Krishnamurti pour la première fois en janvier 1948. J'avais trente-deux ans et j'habitais Bombay depuis mon mariage avec Manohan Jayakar en 1937. Ma seule enfant, ma fille Radhika, était née une année plus tard.

Il y avait cinq mois que l'Inde était indépendante, et j'entrevois un avenir plein de promesses pour notre pays. J'étais sur le point d'entrer dans la vie politique. À cette époque, tous ceux, hommes et femmes, qui avaient été engagés dans la lutte pour la liberté, militaient aussi pour des projets sociaux lancés par le Mahatma Gandhi, qui englobaient tous les aspects de la construction de notre nation ; et particulièrement ceux qui concernaient l'Inde rurale. Depuis 1941, j'étais très active dans l'organisation de l'aide à apporter aux femmes dans les villages, des coopératives et de l'artisanat. Ce fut pour moi une rude initiation. L'indépendance, puis la partition, je les vécus au sein de la principale organisation de secours créée à Bombay pour les réfugiés qui affluaient du Pakistan.

Un dimanche matin, j'allai voir ma mère, qui habitait Malabar Hill, à Bombay, dans un vieux et vaste bungalow au toit de tuiles rustiques. Je la trouvai sur le point de sortir avec ma sœur Nandini. Elle me raconta qu'elle avait reçu la visite de Sanjeeva Rao, ancien camarade d'études de mon père au King's College, à Cambridge. Sachant que ma mère, bien que plusieurs années se fussent écoulées depuis la mort de mon père, était encore très ébranlée, il était venu lui dire qu'il pensait que Krishnamurti pourrait lui venir en aide. Une image me vint soudain à l'esprit : l'école de Varanasi (Bénarès), où j'étais élève au milieu des années 1920. Je me rappelai un très jeune Krishnamurti, mince et beau,

assis par terre les jambes croisées, tout habillé de blanc, et moi avec cinquante autres enfants déposant des fleurs devant lui...

Ce matin-là je n'avais rien à faire, aussi accompagnai-je ma mère. Quand nous arrivâmes à la maison de Ratansi Morarji, Carmichael Road, où habitait Krishnamurti, j'aperçus Achyut Patwardhan debout devant l'entrée. Depuis plusieurs années il militait pour l'indépendance et la révolution ; je le connaissais depuis l'enfance. Nous causâmes quelques instants avant de pénétrer dans le salon pour y attendre Krishnamurti.

Celui-ci entra silencieusement, et je ressentis aussitôt un ébranlement de tout mon être. J'éprouvai soudain une intense impression d'immensité et de rayonnement. Sa présence emplissait la pièce, et pendant un instant je me sentis anéantie et capable seulement de le dévisager.

Nandini présenta d'abord ma mère, toute frêle et fragile, puis moi-même. Nous nous assîmes. D'une voix hésitante ma mère se mit à parler de mon père, de l'amour qu'elle lui avait voué, de la perte irréparable qu'elle avait éprouvée, et qu'elle semblait hors d'état d'accepter. Elle demanda à Krishnamurti si elle retrouverait son époux dans l'autre monde. L'intensité de l'émotion qui m'avait gagnée commençait alors à s'atténuer et je me préparai à écouter les paroles de réconfort qu'il ne manquerait pas d'adresser à ma mère. Je savais que beaucoup de personnes dans la peine venaient le trouver et je pensais qu'il savait comment leur parler.

Il prit la parole d'un ton brusque. « Je suis navré, madame, mais vous ne vous êtes pas adressée à l'homme qu'il fallait. Je ne peux vous apporter le réconfort que vous cherchez. » Je me redressai, stupéfaite. « Vous désirez que je vous dise, continua-t-il, que vous retrouverez votre mari après la mort, mais quel mari souhaitez-vous retrouver ? L'homme qui vous a épousée, celui qui a vécu auprès de vous quand vous étiez jeune, tel qu'il était avant de mourir, ou bien l'homme qu'il serait s'il avait vécu ? » Il s'interrompit quelques instants, puis reprit : « Lequel voudriez-vous revoir ? Parce que, bien sûr, l'homme au moment de mourir n'était pas le même qui vous avait épousée. »

Mon attention s'éveilla, je venais d'entendre des paroles extrêmement dérangeantes. Ma mère semblait très perturbée ; elle n'était pas prête à admettre que le temps avait pu changer l'homme qu'elle avait aimé. « Mon mari n'aurait pas changé », dit-elle. Krishnamurti lui répondit : « Pourquoi souhaitez-vous le revoir ? Ce qui vous manque, ce n'est pas lui, mais son souvenir. » Il s'interrompit de nouveau pour laisser ses paroles pénétrer en profondeur.

« Pardonnez-moi, madame. » Il joignit les mains, et je remarquai la grâce de ses gestes. « Pourquoi gardez-vous son souvenir vivant ? Pourquoi essayez-vous de le recréer mentalement et de vivre indéfiniment dans le chagrin ? » Mes sensations allaient en s'intensifiant. Son refus d'être rassurant était bouleversant. Je sentais que j'étais au contact de quelque chose d'immense, et de tout à fait nouveau. Ses paroles étaient dures, mais il y avait de la douceur dans son regard, et il émanait de lui des ondes apaisantes. Tout en parlant, il tenait la main de ma mère.

Nandini vit que celle-ci était troublée. Elle changea de sujet de conversation et parla à Krishnamurti du reste de la famille. Elle lui raconta que je m'occupais d'œuvres sociales et que je m'intéressais à la politique. Il se tourna vers moi d'un air grave, et me demanda pourquoi j'avais choisi cette voie. Je lui expliquai à quel point ma vie était bien remplie. Cela le fit sourire. Je me sentais mal à l'aise et nerveuse. Puis il me dit : « Nous sommes comme l'homme qui essaierait de remplir d'eau un seau percé. Plus il en verse, plus l'eau s'écoule, et le seau reste vide. »

Il me regardait tout en observant une grande réserve. Il reprit : « Que tentez-vous de fuir ? Les œuvres sociales, les divertissements, vivre dans le chagrin, est-ce que ce ne sont pas autant d'évasions, de tentatives pour combler le vide intérieur ? Ce vide peut-il être comblé ? Et pourtant, c'est le but que nous poursuivons toute notre existence. »

Ces propos me paraissaient très troublants, mais je compris qu'il fallait y réfléchir. La vie, pour moi, c'était agir, et ce qu'il m'avait dit m'était incompréhensible. Je lui demandai s'il préférerait que je reste chez moi à ne rien faire. Il m'écouta, et il me sembla que jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui écoutât comme lui. Ma question le fit sourire. Des visiteurs survinrent alors, et nous prîmes congé bientôt après. « Nous nous reverrons », me dit Krishnamurti.

Cette rencontre m'avait bouleversée. Je ne dormais plus, ses paroles me revenaient sans cesse à l'esprit. Après quelques jours, je commençai à assister aux causeries qu'il donnait dans le jardin de Sir Chunilal Mehta, le beau-père de Nandini. J'avais du mal à comprendre ce qu'il disait, mais sa présence faisait sur moi une telle impression que je ne me décourageai pas. Le chaos du monde était pour lui la projection du chaos régnant dans chaque individu. Les institutions et les systèmes avaient tous échoué, et les nouveaux systèmes que nous créions dans notre poursuite de la sécurité nous trahissaient à leur tour.

Comme il me sembla bientôt que je ne le suivais pas au niveau où il se plaçait, je lui demandai une entrevue. J'étais poussée par le désir d'être avec lui, d'être remarquée par lui, de sonder le mystère qui

l'entourait. J'appréhendais pourtant ce tête-à-tête et, pendant les jours qui le précédèrent, je préparai d'avance ce que j'avais à lui dire. Lorsque j'entrai dans la pièce où il se trouvait, il était assis sur le sol, le dos très droit et les jambes croisées. Il était vêtu d'une *kurta* d'un blanc immaculé qui lui recouvrait les genoux. Il se leva dès qu'il me vit et me salua en joignant les mains. Il remarqua que j'étais nerveuse et me dit : « Restez calme... »

Au bout d'un moment, je commençai à parler. J'avais toujours été sûre de moi, de sorte que malgré des hésitations je m'exprimai normalement et donnai libre cours à tout ce que j'avais décidé de lui confier. J'évoquai la plénitude de ma vie, mon souci des déshérités, mon désir de faire de la politique, mes activités dans le mouvement coopératif, mon intérêt pour les arts...

J'étais complètement absorbée par ce que j'avais à dire, par l'impression que je cherchais à lui donner. Mais, bientôt, j'eus le sentiment inconfortable qu'il ne m'écoutait pas. Je levai la tête et vis qu'il m'observait ; il y avait une interrogation dans son regard. Il me scrutait jusqu'au fond de moi-même. Je perdis contenance et me tus. Après un silence, il me dit : « Je vous ai remarquée pendant les discussions. Quand vous êtes immobile, votre visage est empreint d'une grande tristesse. »

J'oubliai alors tout ce que j'avais voulu dire, tout sauf une grande peine au-dedans de moi, que j'avais refusé de laisser entrevoir : elle était si enfouie que j'en étais à peine consciente. L'idée qu'on pouvait me témoigner de la pitié ou de la sympathie m'horrifiait, et j'avais étouffé mon désarroi sous de multiples couches d'agressivité. Je ne m'étais jamais confiée à personne – et je ne m'avouais pas à moi-même ma solitude. Devant cet étranger silencieux, voilà que le masque tombait. Je plongeai mon regard dans le sien, et c'est mon visage que j'y vis réfléchi. Comme un torrent longtemps retenu, les mots affluèrent.

Je me revis avec mes quatre frères et sœurs, petite fille timide et douce, que la moindre dureté blessait. Sombre de peau dans une famille où tous avaient le teint clair, quantité négligeable car j'étais une fille alors que j'aurais dû être un garçon, restant seule pendant des heures dans une maison immense à lire des livres que je comprenais rarement... Je me revis assise sur une véranda déserte, en face de très vieux arbres ; j'écoutais les légendes peuplées d'ogres et de héros, de Hatim-Tai et d'Ali Baba, que me racontait notre vieux tailleur musulman à la barbe blanche, Immamuddin, assis là tout le jour devant sa machine à coudre. Je me revis écoutant le *Ram Charit Manas* de Tulsidas que me chantait Ram Khilavan, le serviteur aveugle chargé d'agiter le *punkah* ; je sentis de

nouveau le parfum frais des nattes de *khas* arrosées d'eau un jour d'été¹. Je me souvins des promenades avec ma gouvernante irlandaise, qui m'enseignait les noms des plantes et des fleurs, et dont les récits de l'histoire d'Angleterre, avec les rois et les reines, Arthur et Guenièvre, Henri VIII et Anne Boleyn, m'enchantèrent. Je jouais rarement avec d'autres enfants, et jamais à la poupée. Je me souvins combien j'avais peur de mon père, tout en l'adorant secrètement.

Je revécus l'apparition de la féminité en moi à l'âge de onze ans, les premiers saignements, l'épanouissement miraculeux. Il était enivrant d'être jeune et de se sentir devenir adulte, d'être admirée, de vivre intensément – d'aller à cheval, de nager, de jouer au tennis, de danser... Je m'étais élancée vers la vie avec un enthousiasme exubérant.

Puis ce fut le départ pour l'Angleterre : l'université et la stimulation intellectuelle ; puis la rencontre avec mon futur époux, le retour en Inde, mon mariage et la naissance de ma fille Radhika.

Bien sûr, je refusai bientôt le rôle de femme au foyer ; je me lançai dans les œuvres sociales, je jouai gros jeu au bridge et au poker, je vécus au cœur de la vie intellectuelle et mondaine de Bombay. Puis survint une nouvelle grossesse, et au septième mois une crise d'éclampsie provoqua chez moi de violentes convulsions et une cécité totale.

Je me rappelai l'obscurité angoissante et déconcertante où j'étais plongée, traversée d'explosions de couleurs : le bleu céruléen, le bleu de l'oiseau nilkantha, le bleu de la flamme. Le cerveau ravagé par les convulsions, l'arrêt des battements du cœur et la mort du bébé invisible, le silence de mort de mon ventre. Le retour à la vue : un brouillard d'abord, fait de points gris convergeant pour créer des formes.

Ma tête était vide à présent, et je me tus ; je levai les yeux vers le bel étranger. Mais la douleur immense de la mort de mon père bien-aimé s'éveilla alors, et j'éprouvai de nouveau une souffrance aiguë et insupportable.

1. *Ram Charit Manas* est l'histoire de Ram et Sita, tirée du poème épique le *Ramayana*, que le poète Tulsidas composa en langue vernaculaire, sous forme de quatrains. Au temps où il n'y avait pas l'électricité, dans chaque bungalow se trouvait dans le salon une longue perche horizontale, à laquelle était attaché un panneau de toile. Une corde reliait la perche à la véranda par un trou dans le mur, et était tirée avec des mouvements réguliers par un serviteur assis au-dehors. Le balancement du *punkah* créait une brise légère, bienfaisante pendant les mois d'été où règne, dans l'Inde du Nord, une chaleur torride. Les nattes de *khas* (vétiver) étaient accrochées devant les portes et les fenêtres. Quand elles étaient arrosées d'eau, le vent brûlant qui les traversait se transformait en brise légère et parfumée.

Je ne pouvais plus contrôler le flot de mes paroles. J'évoquai toutes les blessures de la vie, la lutte pour survivre, l'endurcissement croissant, l'agressivité et l'ambition... Cette pulsion en moi, à la recherche de la réussite. Puis une autre grossesse, la naissance d'une petite fille, dont le visage était si joli mais le corps déformé. La replongée dans l'angoisse, et de nouveau la mort d'un enfant. Huit années de stérilité de l'intelligence, du cœur et des entrailles, et enfin la mort.

En présence de Krishnamurti, le passé, enfoui dans la nuit de l'oubli, reprenait forme et se réveillait. Il était comme un miroir réfléchissant. Sa présence était impersonnelle, ce n'était pas un juge qui pesait, déformait... J'essayais toujours de taire quelque souvenir, mais il ne le permettait pas. Il émanait de lui une compassion, une force immenses. « Je peux voir, si vous me laissez faire », me dit-il. Et alors les mots qui me détruisaient depuis des années furent prononcés. J'éprouvai en les disant une douleur intense, mais son écoute était comme celle du vent ou de la vaste mer.

Il y avait deux heures que j'étais avec Krishnaji¹. En le quittant, je me sentis physiquement épuisée, et pourtant un courant apaisant m'avait traversée. J'avais appréhendé une nouvelle façon d'observer, d'écouter sans réagir, une écoute qui venait de très loin, du fond de l'être. Tandis que je parlais, il n'était pas seulement attentif à ce que je disais – aux expressions, aux gestes, aux attitudes – mais aussi à ce qui se passait autour de lui : un oiseau qui chantait dans l'arbre devant la fenêtre, une fleur tombant d'un vase. Il m'avait interrompue pour me dire : « Vous avez vu cette fleur qui est tombée ? » Dans mon étonnement, je ne sus plus que dire pendant un moment.

J'écoutai Krishnamurti plusieurs jours durant, j'assistai aux entretiens, je discutais avec mes amis de ce qu'il disait, lorsqu'un soir, le 30 janvier 1948, alors que nous étions tous réunis chez Ratandi Morarji, Achyut fut appelé au téléphone. Lorsqu'il revint, son visage était bouleversé. « Gandhiji a été assassiné », nous dit-il. Pendant un moment, le temps sembla s'arrêter. Krishnaji était immobile et paraissait observer la réaction de chacun d'entre nous. Nous n'eûmes qu'une seule pensée : le meurtrier était-il hindou ou musulman ? Rao, le frère d'Achyut, demanda : « Sait-on qui l'a tué ? » Achyut n'en savait rien. Si c'était un musulman, nous étions tous conscients des conséquences

1. Voir la préface, où sont expliquées les variations sur le nom de Krishnamurti utilisées dans ce livre.

que cela aurait. Nous nous levâmes en silence et quittâmes la pièce un par un.

La nouvelle que Gandhi avait été assassiné par un brahmane de Poona se répandit dans la ville. Des émeutes anti-brahmanes éclatèrent à Poona. Le soupir de soulagement des musulmans était presque perceptible. Nous écoutâmes la voix angoissée de Jawaharlal Nehru s'adressant à la nation. Le pays semblait paralysé, l'impensable s'était produit, et pendant une brève période hommes et femmes sondèrent leur cœur.

Le 1^{er} février, un auditoire encore sous le choc se réunit autour de Krishnaji. On lui posa cette question difficile : « Quelles sont les causes réelles de la mort de Gandhi ? » Voici ce qu'il nous répondit : « Quelle a été votre réaction quand vous avez appris la nouvelle ? Avez-vous considéré que c'était une perte personnelle, ou bien un signe des tendances actuelles dans le monde ? Les événements ne sont pas des incidents sans relation les uns avec les autres. La cause réelle de la mort de Gandhiji, il faut la chercher en vous, parce que vous encouragez l'esprit de division par la propriété, les castes, l'idéologie ; parce que vous appartenez à des religions, des sectes différentes. Si vous vous déclarez hindous, musulmans, parsis ou Dieu sait quoi, il est inévitable qu'il y ait des conflits en ce monde. »

Les jours qui suivirent, nous eûmes des discussions sur l'origine de la violence et les moyens d'y mettre fin. Pour Krishnaji, la non-violence en tant qu'idéal était une illusion. La réalité, c'était le fait de la violence, la prise de conscience de sa nature, et son annihilation dans le « maintenant », le présent de l'existence où seule l'action était possible. Il aborda les problèmes habituels auxquels l'humanité est confrontée – la peur, la colère, la jalousie, la soif brutale de posséder. Comparant les relations humaines à un miroir qui nous permet de nous découvrir nous-mêmes, il prit l'exemple du mari et de la femme, dont les rapports peuvent être à la fois très intimes, et pourtant souvent durs et hypocrites. Les hommes regardèrent leur épouse d'un air embarrassé, et quelques hindous traditionnels ne revinrent plus, car ils ne comprenaient pas pourquoi les relations conjugales intervenaient dans un discours religieux. Krishnaji refusait de s'écarter du présent, de l'actuel ; de parler d'abstractions comme Dieu ou l'éternité, alors que l'esprit est un tourbillon de convoitise, de jalousie, de haine. C'est à partir de cette époque que certains de ses auditeurs commencèrent à se dire qu'il ne croyait pas en Dieu.

Je retournai le voir à la mi-février. Il me demanda si j'avais remarqué quelques changements dans ma manière de penser. Je lui répondis que je me sentais plus calme, que mon esprit était moins agité qu'auparavant. « Si vous tentez de vous connaître intérieurement, vous remarquerez que votre processus mental se ralentira, que votre esprit ne sera plus sans cesse en mouvement... » Après un silence, il reprit : « Essayez de mener chaque pensée jusqu'à son terme ; c'est difficile, vous verrez, car dès qu'une pensée se présente, il en vient aussitôt une autre. » C'est vrai : chaque fois que je me suis efforcée de suivre une pensée, j'ai remarqué avec quelle rapidité elle vous échappe.

Je lui demandai alors comment s'y prendre pour suivre une pensée jusqu'au bout. « Une pensée, dit-il, n'aboutit que lorsque celui qui pense se comprend soi-même, lorsqu'il voit qu'il ne fait plus qu'un avec sa pensée, que le penseur est la pensée, dont il se sépare pour se protéger ; de sorte qu'il émet sans cesse des pensées qui se transforment. »

« Le penseur est-il distinct de ses pensées ? » Il y avait de longs silences, comme s'il attendait que ses paroles pénétrant en profondeur. « Retirez la pensée ; où est celui qui pense ? Vous ne le trouverez nulle part. Quand vous développez votre pensée (qu'elle soit bonne ou mauvaise) jusqu'à son terme – et c'est très difficile – votre processus mental se ralentit. Pour comprendre le soi, il faut le voir fonctionner, ce qui ne peut se faire que lorsque se produit ce ralentissement. Vous constaterez alors que vos jugements, vos désirs, vos jalousies, s'apaiseront dans une conscience devenue vide et silencieuse. »

Je l'écoutais depuis un mois, et mon esprit était devenu souple, il n'était plus sclérosé ni durci. Je lui dis : « Mais lorsque la conscience est envahie de préjugés, de désirs, de souvenirs, peut-elle comprendre la pensée ? »

« Non, me dit-il, car elle agit continuellement sur la pensée. Elle la fuit ou se construit sur elle. Si vous suivez une pensée jusqu'au bout, vous trouverez alors le silence. Un nouveau départ se produit alors. La pensée qui naît de ce silence n'est plus mue par le désir, elle émerge d'un état qui n'est plus encombré par le souvenir. Mais si, de nouveau, la pensée qui survient n'est pas menée à son terme, elle laisse un résidu. Il n'y a alors pas de nouveau départ, et l'esprit est encore une fois tenu captif par une conscience qui est la mémoire, liée au passé, à hier. Ce qui importe, conclut Krishnaji, c'est de mettre un terme au temps. » Je n'avais pas compris, mais je le quittai en gardant ses paroles vivantes au-dedans de moi.

Le soir, Nandini et moi emmenions parfois Krishnaji en voiture jusqu'aux Jardins suspendus de Malabar Hill ou à la plage de Worli. Tantôt

nous nous promenions avec lui et avions de la peine à le suivre, tantôt il marchait seul et revenait au bout d'une heure, avec l'air d'être très loin de nous. Pendant ces promenades, il lui arrivait d'évoquer sa jeunesse, les années passées à la Société théosophique, et plus tard en Californie. Il nous parlait de son frère Nitya, de ses compagnons Rajagopal et Rosalind, et de l'école de Happy Valley. Le plus souvent, ses souvenirs étaient précis et exacts, mais il arrivait qu'il devienne vague et qu'il déclare que sa mémoire lui faisait défaut. Il était toujours prêt à sourire et à partager nos plaisanteries, et son rire était sonore. Il nous interrogeait sur notre enfance et notre adolescence. Il parlait aussi de l'Inde, et était curieux de savoir ce que nous pensions de ce qui se passait dans notre pays. Nous étions hésitantes et timides : le mystère qui l'entourait et sa très forte personnalité nous empêchaient d'être naturelles ou de parler devant lui de banalités. Mais son rire nous le rendait plus proche.

Pour les Indiens, l'étranger silencieux qui se tient immobile, le mendiant debout à l'entrée de notre maison ou de notre esprit, vivante invitation à autre chose, est un puissant symbole. Il éveille chez celui qui vit dans le monde – qu'il soit homme ou femme – une aspiration passionnée et angoissée vers l'inaccessible, recherche corporelle aussi bien que spirituelle. Mais ce visionnaire-là riait et plaisantait, se promenait avec nous, nous était proche – tout en étant très lointain.

Nous l'invitâmes un jour, après beaucoup d'hésitations, à venir dîner chez notre mère. Il arriva, le visage souriant, vêtu d'un *dhoti*, d'une longue *kurta* et d'un *angavastram*¹. Ma mère, toute frêle, l'accueillit avec des fleurs.

Elle n'avait jamais reçu de véritable instruction, mais sa finesse naturelle, sa grâce et sa dignité lui permirent d'être à l'aise avec Krishnaji. Elle avait partagé la vie intellectuelle et sociale de mon père, qui était un haut fonctionnaire, et se consacrait à des œuvres sociales. Avec ténacité et adresse elle s'était très tôt libérée du carcan traditionnel, parlait couramment l'anglais, recevait de façon chaleureuse, et cuisinait à merveille.

1. Le *dhoti* est une longue pièce de coton, d'un mètre quinze de large et de quatre mètres cinquante de long, bordée d'une bande bordeaux ou noire. On le fixe autour de la taille en le nouant sur le devant, et on fait passer les deux pans autour des jambes pour les accrocher par-derrière à la taille. Par-devant, le *dhoti* descend jusqu'aux chevilles. La *kurta* est une chemise vague, sans col, à longues manches, qui tombe jusqu'aux genoux. Un *angavastram* est un châle de cérémonie en coton écru, tissé à la main, bordé d'une bande rouge sombre, indigo ou noire, avec des motifs tissés en fils d'or ; il est porté surtout dans l'Inde du Sud. On le jette, plié, sur l'épaule.

(Dans mon enfance, nous avions deux cuisiniers : l'un préparait la cuisine végétarienne *gujrati*, l'autre les plats occidentaux. C'était un maître d'hôtel goanais qui servait à table.) Elle était restée inconsolable depuis la mort de mon père, mais sa maison résonnait toujours de rires, auxquels se joignit, ce soir-là, celui de Krishnaji. Il se sentit bientôt comme chez lui et revint souvent dîner chez ma mère. À la fin de mars, nous étions maintenant capables de lui parler avec naturel, et pourtant, après chacune de nos rencontres, nous restions profondément conscientes de la distance qui nous séparait et du mystère que nous ne pouvions ni appréhender, ni sonder.

C'est à cette époque que je parlai à Krishnaji de mon état d'esprit et des pensées qui me poursuivaient ; des moments de calme auxquels succédaient des accès d'activité frénétique ; des jours où j'avais l'impression de n'arriver à rien. Ces sautes d'humeur continues me perturbaient.

Nous étions assis, très calmes ; il me prit la main et me dit enfin : « Vous êtes agitée. Pourquoi donc ? » Je n'en savais rien, et restai muette. « Pourquoi êtes-vous ambitieuse ? Vous voulez ressembler à tous ceux que vous connaissez qui ont réussi ? » J'hésitai, puis je dis : « Non. » « Vous avez un cerveau intelligent, poursuivit-il, un bon instrument, qui n'a pas été utilisé convenablement. Vos pulsions n'ont pas été orientées dans la bonne direction. Pourquoi êtes-vous ambitieuse ? Que voulez-vous devenir ? Pourquoi gâchez-vous vos possibilités ? »

Je réagis aussitôt. « Pourquoi je suis ambitieuse ? Comment puis-je me changer ? Il faut que j'agisse, que je réalise quelque chose. Nous ne pouvons pas être comme vous. »

Il me regarda d'un air amusé et resta silencieux pendant quelques instants, attendant que ce qui reposait en moi vienne au jour. Puis il me demanda : « Êtes-vous jamais restée seule, sans livres, sans radio ? Essayez et vous verrez ce qui se passe.

— Je deviendrais folle, je ne peux pas rester seule.

— Essayez tout de même. Pour que l'esprit devienne créateur, il faut du calme. Et un calme profond ne peut être atteint que si vous affrontez votre solitude. Vous êtes une femme et pourtant il y a un côté masculin chez vous. Vous avez négligé votre côté féminin. Rentrez en vous-même. »

Je me sentis profondément ébranlée, les nombreuses strates de mon insensibilité se dissolvaient. Je ressentis de nouveau une angoisse déchirante.

« Vous avez besoin d'affection, Pupul, et vous ne la trouvez pas. Pourquoi ne tendez-vous pas votre bol à aumônes ? »

— Je ne sais pas, dis-je, je ne l'ai jamais fait. J'aimerais mieux mourir que quémander de l'affection.

— Vous ne l'avez pas quémandée, vous l'avez étouffée ; pourtant, le bol à aumônes est toujours là. S'il était plein, vous n'auriez pas besoin de le tendre. Mais il est vide. »

— Je m'examinai un instant. Enfant, je pleurais souvent, mais depuis que j'étais adulte, je ne me laissai pas blesser par quoi que ce soit, je m'en détournai brutalement, et j'attaquai. Il me dit : « Si vous aimez, vous n'exigez rien. Si vous découvrez que la personne que vous aimez ne vous le rend pas, aidez-la à aimer, même si c'est quelqu'un d'autre. »

Je vis clairement en moi-même : l'amertume, la dureté... Je me tournai vers lui. « C'est trop horrible, qu'ai-je fait de ma vie ?

— Ce n'est pas en pratiquant l'autocritique que vous résoudrez le problème. L'abondance du cœur vous manque, autrement vous n'auriez pas ce besoin d'affection, de sympathie. Mais c'est ainsi. On ne condamne pas un homme parce qu'il est malade. Et c'est cela votre maladie. Envisagez-la calmement, avec simplicité, avec compassion. Il serait stupide de vous juger ou de vous justifier. Ce serait une nouvelle tentative du passé pour s'affirmer. Examinez ce qui se passe dans votre état conscient : pourquoi êtes-vous agressive, pourquoi souhaitez-vous toujours être le centre d'intérêt ? Tout en vous examinant, votre subconscient vous enverra peu à peu des messages, dans vos rêves, ou même à l'état d'éveil. »

Nous parlions depuis une heure, mais je n'en étais pas consciente. Le sens de la durée s'émoissait en sa présence. Je lui parlai des changements qui étaient intervenus dans ma vie. Je n'étais plus sûre de moi, ni de mon travail. Les aspirations, les impulsions étaient toujours là, mais privées de vitalité.

Je lui confiai qu'il me semblait qu'une grande partie du travail dont je m'étais chargée, je ne l'accomplissais que pour me faire valoir. Il ne me paraissait plus possible d'entrer dans la vie politique, et ma vie en société était aussi en train de changer radicalement. Je ne pouvais plus jouer au poker. J'avais bien essayé, mais je m'étais aperçue que je n'avais plus envie de me montrer plus maligne que mes partenaires. J'avais soudain, au beau milieu d'une partie, une prise de conscience, et alors j'étais incapable de bluffer... Krishnaji renversa la tête en arrière et eut un accès de fou rire.

Je lui dis encore que parfois j'éprouvais un immense équilibre intérieur, comme un oiseau se laissant porter par le vent. Tout désir se dissolvait dans ce moment d'intensité ; à d'autres moments je me laissais dépasser par les événements, mes amarres lâchaient et j'allais à vau-l'eau. Je ne savais pas quel avenir m'attendait, je ne m'étais jamais sentie aussi peu sûre de moi-même. « La semence a été plantée, me dit Krishnaji,

laissez-la germer, qu'elle repose un peu. Cette expérience est toute nouvelle pour vous ; vous y avez accédé sans présupposés, sans convictions, et l'impact a été brutal. Votre esprit a besoin de repos à présent. Ne le forcez pas. »

Nous restâmes assis paisiblement. Il reprit : « Surveillez-vous. Vous avez une énergie peu habituelle chez une femme. Dans notre pays, hommes et femmes s'épuisent si facilement, si tôt dans la vie. C'est la faute du climat, des habitudes, d'un certain marasme. Veillez à ce que cette énergie ne s'évanouisse pas. En vous libérant de votre agressivité, ne perdez pas votre originalité et votre vigueur. Renoncer à l'agressivité, ce n'est pas devenir faible, ni humble. » Il devait me répéter plusieurs fois : « Soyez vigilante, ne laissez pas échapper une seule pensée, si laide, si brutale soit-elle. Veillez sans choisir, sans peser le pour et le contre, sans juger, sans la diriger ou la laisser prendre racine dans votre esprit. Ne relâchez jamais votre attention. »

Lorsque je quittai la pièce, il se leva pour m'accompagner à la porte. Son visage était paisible, sa silhouette mince et droite comme un déodar. Éblouie un instant par sa beauté, je lui demandai : « Qui êtes-vous au juste ? » Il répondit : « Peu importe qui je suis. L'essentiel, c'est ce que vous pensez et ce que vous faites, et si vous pouvez vous transformer. »

En rentrant chez moi, je réalisai que, au cours de tous les entretiens que j'avais eus avec Krishnaji, il n'avait jamais dit un mot sur lui-même. Il n'avait fait allusion à aucune expérience personnelle, aucun signe extérieur de sa personnalité ne s'était manifesté. C'est ainsi qu'il restait un étranger même pour ceux qui le connaissaient ; au cours d'un contact amical, d'une conversation banale, on avait cette impression : on le sentait soudain s'éloigner par ses silences, par une pensée qui ne semblait centrée sur rien, et, cependant, on sentait aussi en lui une bonté et une compassion infinies.